SCHULZE-DÖRRLAMM, Mechthild, *Das Reichsschwert. Ein Herrschaftszeichen des Saliers Heinrich IV. und des Welfen Otto IV. Mit dem Exkurs : der verschollene Gürtel Kaiser Ottos IV.*

Joseph Morsel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1301>

DOI : 10.4000/ifha.1301

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Joseph Morsel, « SCHULZE-DÖRRLAMM, Mechthild, *Das Reichsschwert. Ein Herrschaftszeichen des Saliers Heinrich IV. und des Welfen Otto IV. Mit dem Exkurs : der verschollene Gürtel Kaiser Ottos IV.* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2000, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1301> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1301>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

SCHULZE-DÖRRLAMM, Mechthild, *Das Reichsschwert. Ein Herrschaftszeichen des Saliers Heinrich IV. und des Welfen Otto IV. Mit dem Exkurs : der verschollene Gürtel Kaiser Otto IV.*

Joseph Morsel

- 1 Depuis Percy Ernst Schramm, l'étude des symboles du pouvoir royal est un courant actif de la médiévisque d'outre-Rhin. J.P. montre toutefois combien le risque est grand de « rétro-projeter » des conceptions tardives sur des périodes anciennes. Les médiévistes allemands sont longtemps partis du présupposé que certains insignes royaux particuliers (couronne fermée, croix, lance, etc.) étaient indispensables pour garantir la légitimité du sacre royal, en particulier en cas de double élection, comme ce fut le cas en 1198 et 1314. Ils estimaient ainsi qu'en 1198, Philippe de Souabe avait de meilleurs droits au trône qu'Otton de Brunswick parce qu'il avait été sacré avec les insignes habituels, bien que son élection ait été faite sans les archevêques rhénans et que le sacre ait eu lieu à Mayence et sans le concours de l'archevêque de Cologne (à qui revenait normalement cette fonction), tandis qu'Otton, élu par les archevêques rhénans et sacré à Aix-la-Chapelle avait dû utiliser une autre couronne royale, sans doute fournie par le roi d'Angleterre... Des positions semblables se rencontrent pour la double élection et le double sacre de 1314.
- 2 J.P. prend le contre-pied de la conception habituelle des médiévistes, en signalant en premier lieu que les sources de l'époque (1198 comme 1314) se sont très largement désintéressées du problème : les seuls éléments retenus ne sont que « par qui » et « où » (ce qui signifie aussi « sur quoi » : le trône de Charlemagne à Aix est le seul objet-lieu qui compte, c'est le sedes par excellence), à l'inverse de ce qui se passait en Hongrie, qui

est le seul pays d'Occident à avoir développé si tôt une telle logique. D'ailleurs, en 1205, Philippe se fait réélire et recouronner par les personnes idoines et au lieu idoine, tandis que lorsque Otton reçoit en 1208 les insignes royaux, il ne fait pas renouveler son sacre avec ceux-ci. L'usage par Philippe des regalia pour son sacre n'avait donc aucun caractère constitutif.

- 3 Pourtant, ces insignes possédaient une incontestable valeur sociale : Otton IV reconnaît la faiblesse qu'entraîne le manque des insignes royaux, et le poète Walter von der Vogelweide proclame que c'est la couronne et le sceptre, en tant que signes transpersonnels, qui identifient et font le roi. Toutefois, selon J.P., s'ils apparaissent comme des enjeux de l'exercice légitime du pouvoir, ce qui compte n'est pas leur usage dans le cadre du sacre mais leur détention (ce que signalent des sources d'époque). L'importance de ces bijoux de la couronne est liée à la valeur symbolique et matérielle de chacun des éléments, reposant peut-être aussi sur un substrat de croyance en la force magique des pierres précieuses qui les composaient (notamment le Waise – « orphelin », principal solitaire de la couronne impériale).
- 4 D'ailleurs, aucune certitude ne règne plus sur la date de cette couronne (les datations oscillent entre le Xe et le XIIe s.), et rien ne permet de toute façon d'affirmer l'existence d'une couronne royale ou impériale spécifique et inévitable : c'est l'usage d'une couronne dans le rituel du sacre ou du couronnement qui en fait une couronne royale ou impériale. Le terme « couronne » n'est ainsi le plus souvent qu'une métaphore du pouvoir royal ou impérial. Les premières mentions certaines de la couronne impériale (celle de Vienne) sont de 1198 et v. 1200 (mentions métonymiques en tant que Waise), mais son usage lors du sacre reste très minoritaire (sur 21 sacres de 1198 à 1486 : 4 usages certains, 3 probables, 4 incertains, 10 sans elle). Ce n'est que dans le courant du XVe s., lorsque Nuremberg devient le lieu de conservation des regalia, qu'apparaît le problème de l'usage légitimant d'insignes particuliers et exclusifs lors du sacre.
- 5 Trois questions font par ailleurs l'objet de développements annexes : le sens (poétique ou politique) de la mention du Waise par Walter von der Vogelweide ; le relevé des mentions imperii/regni diadema/corona dans les diplômes et lettres de Frédéric II. ; la localisation et l'usage de la couronne impériale entre 1298 et 1313.
- 6 L'une des chercheurs à qui J.P. s'oppose est précisément M.S.-D., auteur en 1991 d'un ouvrage sur la couronne impériale. Cette historienne s'est également penchée, dans le cadre de la grande exposition de Spire sur les Saliens (1024-1125) – qui a donné lieu à de nombreuses publications dont l'essentiel a déjà été présenté dans BullMHFA –, sur un autre insigne royal : l'épée impériale réalisée pour le sacre d'Otton IV à Aix-la-Chapelle en 1198, pour remplacer celle détenue par Philippe de Souabe. (Ceci vient d'ailleurs renforcer la position défendue par J.P. : l'important était ainsi d'avoir une épée lors du sacre, et pas nécessairement l'épée du sacre.)
- 7 L'examen minutieux de l'épée du point de vue archéologique, stylistique et textuel rappelle ou montre que l'épée ne date pas du XIe s. comme on l'a longtemps affirmé, mais de la fin du XIIe s., eu égard à la forme de la lame et de la garde, mais aussi à la présence sur le pommeau des armoiries d'Otton IV. Par ailleurs, la garde présente des inscriptions christologiques (« Christ vainc, Christ règne, Christ domine » et « Christ vainc, Christ règne ») en un latin dont le style écrit provient indubitablement de l'espace roman occidental, ce qui correspond assez bien au fait qu'Otton de Brunswick était devenu (en tant que neveu du roi d'Angleterre) comte d'Anjou et duc d'Aquitaine quatre ans avant son sacre. Il aurait ainsi pu apporter cette épée du royaume de France.

- 8 Pour ce qui est du fourreau de bois plaqué d'or en partie émaillé, les choses sont différentes : il provient selon toute vraisemblance d'Italie et du XI^e s., mais M.S.-D. l'attribue non pas à Henri III, comme on le faisait jusqu'alors, mais à son fils Henri IV, pour le couronnement duquel, en 1084, il aurait été confectionné. Ce fourreau présente sur ses deux faces une série de quatorze souverains (deux fois sept) dont seul un est peut-être identifiable : une gravure (dont la datation précise – et donc la correspondance effective avec le souverain représenté – est loin d'être évidente) de part et d'autre du sixième roi, imberbe celui-ci, L : REX, est rapportée par M.S.-D. à Louis l'Enfant. Elle interprète alors la série de quatorze rois non comme une série symbolique, comme le faisaient jusqu'à présent les historiens, mais comme une « généalogie royale » (Herrscher genealogie) allant de Charlemagne à Henri III.
- 9 Cette interprétation appelle toutefois deux observations : d'une part, la notion de « généalogie royale » est inadéquate à désigner une série de souverains entre lesquels ont pu exister des ruptures de parenté (par exemple entre les Carolingiens et les Ottoniens), à moins de considérer qu'il en va de même pour toutes les représentations de type généalogique, dont la fonction serait plutôt de faire apparaître la continuité du pouvoir plutôt que celle du sang. Mais une telle acception du terme « généalogie » devrait alors être précisée, sans quoi on doit plutôt s'en tenir aux notions, également employées par l'auteur, de « série » ou « succession de souverains » (Herrscherreihe ou -folge). On doit par ailleurs relever la troublante coïncidence entre le nombre de 14 rois « historiques » et l'organisation du liber generationis Iesu Christi qui ouvre l'Évangile de Matthieu (organisé en trois séries de 14 personnages, dont les deux dernières passaient pour être royales ou avoir véhiculé la royauté de Juda jusqu'au Christ) : une série de quatorze rois pouvait difficilement ne pas avoir eu un sens symbolique en plus de, voire plutôt qu'historique. On peut par ailleurs s'interroger sur le moment auquel les deux éléments (épée et fourreau) ont été assemblés, puisque le fourreau devait être en possession de Philippe de Souabe jusqu'en 1208, ce qui pose également le problème de l'adéquation entre l'épée et le fourreau : l'épée a-t-elle dû être retaillée et re-affûtée (la lame porte le trace de nombreux affûtages) ?
- 10 En annexe, M.S.-D. se penche sur un autre objet royal, disparu en 1796 mais connu par une gravure colorée et, semble-t-il, précise de 1750/91, à savoir une ceinture de soie présentant une inscription mentionnant un Otto dont l'interprétation a jusqu'alors été faite de diverses manières, qui concluaient toutes à une origine ottonienne (Otton II ou III). La comparaison des éléments métalliques de la ceinture avec des trouvailles archéologiques et un examen métrique de l'inscription conduisent M.S.-D. à proposer une datation plus tardive et notamment l'attribution de la ceinture à Otton IV. Les arguments avancés sont tout à fait plausibles, mais jamais absolument incontournables. L'hypothèse de M.S.-D. relève ainsi du « plus probable » que du « certain ».
- 11 Joseph MORSEL